

Remarques sur la parenté de la langue étrusque.

Par

Vilh. Thomsen.

(Présenté à la séance du 5 mai 1899.)

En dépit du nombre très considérable que nous possédons de monuments étrusques — dont l'énorme majorité ne consiste, il est vrai, qu'en de courtes inscriptions funéraires ou votives se composant exclusivement, ou peu s'en faut, d'un ou de plusieurs noms propres, — et en dépit de tout le travail employé à les interpréter depuis plus d'un siècle, mais particulièrement toutefois de nos jours, il n'y a eu, on le sait, que de bien faibles progrès, et aujourd'hui même l'étrusque se présente comme un type des problèmes les plus difficiles de la linguistique.

Il n'y a en réalité qu'un nombre fort restreint de mots et de formes dont le sens reste absolument incontestable et tout à fait hors de doute (mots tels que *clan* 'fils', *sex* 'fille', *puia* 'épouse', *avil* 'an', *amce* 'fut', *lupuca* 'mourut', etc.); hors de là, tout ce qu'on a avancé jusqu'ici ne constitue que des hypothèses plus ou moins vraisemblables, et ces hypothèses non moins que les méthodes employées à cet effet ont été souvent très différentes, et ont dépendu en partie des idées que se faisaient les divers savants de la position généalogique de cette langue en général.

Sur ce point, on le sait, les opinions divergent fortement. Certains savants regardent l'étrusque comme un idiome indo-européen tenant tout simplement aux anciennes langues italiques selon les uns (Corssen, Deecke, etc.), selon les autres (Bugge) à l'arménien. D'autres ont tenté successivement de trouver des points de ressemblance tantôt avec les langues sémitiques, tantôt avec le basque, tantôt avec les langues berbères, tantôt avec le finno-ougrien ou le turc, langues dont l'étrusque diffère énormément, etc., mais tout cela sans résultat. Les savants qui ne peuvent pas accepter l'hypothèse indo-européenne — et, à ce qu'il paraît, leur nombre augmente toujours — semblent maintenant s'accorder de plus en plus à considérer l'étrusque comme un idiome isolé et qui n'est apparenté à aucune autre langue connue.

Pour mon propre compte je dois rejeter absolument toute idée de la possibilité d'une parenté avec les langues indo-européennes (abstraction faite peut-être d'un petit nombre de mots empruntés surtout à des langues italiques, notamment, je pense, à l'ombrien), et quant à l'interprétation, je dois maintenir comme seul vrai le même principe que j'ai eu l'occasion de soutenir pour d'autres problèmes analogues, savoir qu'on peut et doit exclusivement expliquer cet idiome par les monuments mêmes, sans égard à des ressemblances spécieuses avec d'autres langues (à part les mots empruntés), quand même il y aurait de nombreux détails — la plupart peut-être — qui resteront obscurs à jamais. C'est seulement lorsque les mots et les formes de cet idiome auront été constatés par cette voie et dans la mesure possible, que le temps sera venu de faire des rapprochements éventuels par rapport aux autres langues.

Mais tout en maintenant ces principes, j'ose dès maintenant augmenter d'une encore les hypothèses avancées relativement à la position de l'idiome en question dans le cadre des langues, et suggérer que tout de même l'étrusque n'est peut-être pas une langue aussi isolée qu'on semble le penser géné-

ralement. A la vérité, j'aurais mieux aimé retenir les idées que je m'en fais depuis longtemps, jusqu'à ce que — si toutefois cela venait à se réaliser jamais, — j'eusse pu le prouver mieux que je ne le puis pour le moment, surtout en me basant, à propos de l'étrusque, sur des matériaux plus abondants et plus sûrs que ceux dont la science peut disposer aujourd'hui. Si cependant, cédant à la demande d'amis et de collègues à qui j'avais communiqué en particulier ces miennes idées, je me suis décidé à les publier, je dois faire ressortir expressément que je prie de ne vouloir bien regarder cette communication que comme une question, un appel fait à la méditation des collègues.

Pour déterminer l'affinité des langues, le grand rôle appartient surtout, on le sait, aux formes grammaticales plus qu'au vocabulaire, qui peut être soumis à beaucoup d'éventualités. Malheureusement il n'y a pas un trop grand nombre de formes grammaticales qu'on puisse dire constatées avec certitude pour l'étrusque; pourtant on en a assez, si l'on se borne à la déclinaison des substantifs, pour donner une certaine idée générale de la structure de cet idiome.

Ainsi nous voyons que le nominatif, sans aucune caractéristique particulière, est identique au thème, et qu'une même forme fonctionne comme cas de régime direct, en sorte que l'accusatif ne possède pas non plus de forme particulière.

Le génitif, cas qui après le nominatif se rencontre le plus souvent, est formé de certains thèmes au moyen de *l* (-al), de tels autres à l'aide de *s* (s), p. ex., *arndal* (aussi *arndial*, ordinairement génitif du nom de femme *arndi*) 'Aruntis', de *arnd* 'Aruns'; *lardal* (*lardial*) 'Lartis', de *lard* 'Lars'; *ruvfial* 'Rufiae', de *ruvfi* 'Rufia', fém.; *pumpual*, de *pumpui*, nom de femme; *fufunsl*, gén. de *fufuns* 'Bacchus'; *aules* 'Auli', gén. de *aule* 'Aulus'; *tites* 'Titi', de *tite* 'Titus'; *danás*, de *dana*, nom de femme; *veldurus*, de *veldur*, nom d'homme; *danxvilus*, de *danxvil* 'Tannaquil', fém.; *clens*, de *clan* 'fils' (avec une modification de la

voyelle, qui probablement n'a rien à faire avec l'*umlaut*). Il n'est pas rare de voir une combinaison des deux désinences, au moins dans la forme *lś*, comme *larðalś* = *larðal*, ce qui peut dénoter que *ś* a été en voie de l'emporter sur *l*. Du reste, ces deux mêmes désinences *l* et *ś* (*s*) peuvent aussi figurer comme affixes dérivatifs, p. ex., *truial* 'Troianus', *tarynal*, la ville de Tarquini (*taryn* 'Tarquinius'); *ś* (*s*) peut-être, p. ex., dans certains noms de familles.

Côte à côte avec ces formes génitives, on voit s'employer aussi et dans le même sens des formes allongées en *-sa*, affixe qui s'ajoute au génitif en *l* dans la forme *-isa*, tandis que la caractéristique génitive *ś* s'assimile avec le *s* de l'affixe: *arnðalisa*, *larðalisa* (*vesialissa*? *Corp. inscr. etr.*, n° 214 = Fabretti, n° 452), *aulesa*, *velðurusa*. A son tour, cette forme peut donner naissance à un nouveau génitif (genitivus genitivi) en *-sala* ou ordinairement *-sla* (et vraisemblablement d'autres cas encore), tel que *arnðalisala* ou ordinairement *arnðalisla*, p. ex. *arnð larðal arnðalisla* 'Aruns (filius) Lartis (filii) Aruntis'.

Une autre forme casuelle qui se rencontre assez souvent, a la désinence *-śi*, *-si*: *auleśi*, du nom *aule*; *clenśi*, de *clan*. Cette formation, qui semble en tout cas être très apparentée à la caractéristique génitive *ś*, a été appelée autrefois datif, et, en effet, dans certains cas, si toutefois l'interprétation est vraie, cette formation semblerait fonctionner comme tel, ce que peut du reste aussi le génitif ordinaire. Mais cela n'épuise évidemment pas sa fonction que, m'écartant de M. Pauli¹⁾, je ne puis toutefois non plus regarder comme généralement identique à celle du génitif, bien qu'il y ait des cas où *-śi* pourrait sembler tout à fait synonyme de *-ś*; ce point pourtant présente encore beaucoup d'obscurité. Quand le génitif est formé à l'aide de *l*, ce cas paraît avoir la désinence *-le* (?), p. ex., *larðiale*: *hulyniesi*, Fabretti, *Suppl. I*, n° 398?).

¹⁾ *Etr. Forschungen und Studien*, III, 1882, p. 47 et suiv.

On forme, ou l'on peut former, le pluriel au moyen d'un affixe en *-r* (*-ar*, *-er*; aussi, sans doute, *-ur*), dont nous avons un exemple absolument incontestable dans *clenar*, plur. de *clan* 'fils' (avec le même changement vocalique que dans *clens*, *clensí*); de là, avec la même désinence casuelle qu'au singulier, *-sí*, *clenarasí*. Cet *-ar(a-)* est-il ou non un mot primitivement indépendant? Dans l'état actuel de l'interprétation, c'est difficile à décider et, en tout cas ici, indifférent. On ne saurait non plus décider encore si *-r* constitue la seule manière de former le pluriel, ou si à côté de cela il peut y en avoir d'autres.

Outre les formes casuelles dont on vient de parler, il en existe évidemment une série d'autres, p. ex., un locatif ayant, paraît-il, la désinence *-sí*, *-s*, *-tí*, *-t*; mais quant à la plupart de ces formes, et leur portée et leur fonction restent encore tout obscures. En général, la langue semble avoir exprimé par des affixes la plupart des rapports locaux, etc., et avoir peu employé les prépositions.

Quiconque n'est pas assez facile à satisfaire pour se contenter de rapprocher la désinence *-al*, par exemple, de la désinence adjectivale latine *-alis* ou quelque chose d'analogue, doit, s'il regarde sans préoccupation la totalité des formations ci-dessus indiquées, convenir qu'il est impossible qu'une langue ainsi construite soit indo-européenne, et la même chose ne sauterait pas moins vivement aux yeux, si l'on voulait considérer les formes constatées avec certitude comme verbes, mais où la plupart des détails restent encore peu clairs.

Il n'existe à mon avis qu'une seule famille de langues présentant des pendants des formes citées, et cela, en tenant dûment compte de la grande différence de temps et d'espace, des pendants qui frappent à tel point soit pour les principes généraux, soit pour les détails, qu'à mon sens il faut y voir les parentes les plus proches de l'étrusque: ce sont les langues du Caucase.

Comme on le sait, il existe au Caucase une quantité éton-

nante d'idiomes et de dialectes indigènes qui, malgré des divergences souvent énormes relatives aux détails, n'en concordent pas moins dans leur structure très caractéristique et très compliquée et dans un système phonétique non moins caractéristique et bigarré. Dans son ouvrage méritoire *Die Sprachen des kaukasischen Stammes* (Vienne, 1895), pp. 16 et 17, M. R. von Erckert les a groupés de la manière suivante (ici, une énumération de tous les idiomes et dialectes pris séparément est indifférente): **A.** groupe de l'est: I. langues lezghiennes: *a.* groupe de l'ouest (avare, andi, dido); *b.* groupe central (lak ou kasikoumouk); *c.* groupe du nord-est ou dargoua (varkoune, koubatchi, akoucha, khurkiline ou «hurkane», etc.); *d.* groupe du sud-est ou kurine (oude, kurine, artchi, etc., etc.); II. tchetchène; **B.** groupe de l'ouest: III. tcherkesse (circaisien); IV. abkhaze; **C.** groupe du sud: V. géorgien (géorgien propre, mingrélien, laze, svane). — Dans ce même ouvrage, p. 385, l'auteur, par suite d'études renouvelées, les classe un peu autrement, à savoir: I. langues du Caucase du Sud ou ibériennes (*a.* svane; *b.* géorgien; *c.* mingrélien, laze); II. langues du Caucase du Nord ou montagnardes: *A.* langues montagnardes de l'ouest: 1° abkhaze; 2° tcherkesse; *B.* langues montagnardes de l'est: I. groupe principal du nord-ouest: 1° tchetchène; 2° groupe central (dido, andi, avare); 3° groupe oriental (dargoua; lak); II. groupe principal du sud-est ou kurine, avec quatre groupes différents¹⁾.

¹⁾ Des travaux détaillés sur une série des langues principales du Caucase du Nord ont été publiés par A. Schiefner (qui se base surtout sur des matériaux recueillis par le baron Uslar) en différents volumes des *Mémoires* et du *Bulletin* de l'Académie de Saint-Petersbourg. On trouve des descriptions plus courtes dans Friedr. Müller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, III, 2 (Vienne, 1887). Un tableau synoptique accompagné tant de spécimens de langues que de remarques grammaticales toutes courtes sur les différents idiomes et dialectes a été donné par M. R. von Erckert dans son travail ci-dessus cité. Cf. l'ouvrage de ce même auteur, *Der Kaukasus und seine Völker* (Vienne, 1888). — Comme, pour les mots qu'il m'arrivera occasionnellement de citer, une désignation phonétique est moins essentielle, je me contente d'une reproduction approximative, surtout d'après v. Erckert, p. ex. *tkl* et *thl* pour divers

Je laisserai indécis lequel de ces classements est le plus exact; on n'a pas même réussi à résoudre avec une certitude scientifique la question de savoir si en définitive les langues du Caucase du Sud et celles du Caucase du Nord, entre lesquelles la différence est très marquée, constituent une grande unité; et peut-être qu'on ne pourra jamais fournir cette preuve, à commencer par le fait qu'à l'exception du géorgien nous ne connaissons aucune des langues caucasiennes sous une forme antérieure à l'actuelle. Mais il faut bien convenir qu'on a rendu très probable un pareil enchaînement, et c'est surtout la langue svane qui semble présenter, dans beaucoup de cas, des formes de transition ou des liens entre les langues du Sud et celles du Nord. Au reste, je trouve le plus vraisemblable de voir dans la bigarrure des populations caucasiennes un conglomerat d'aborigènes avec des restes de tribus primitivement plus ou moins apparentées, qui durant le cours des âges ont pu être acculées d'autres régions dans ces contrées difficilement accessibles.

Déjà dans ses *Altitalische Forschungen*, II, 2 (= *Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos*, 2, 1894), p. 146 et suiv. — ce que du reste je n'ai remarqué qu'après m'être formé la théorie susmentionnée, — M. Pauli, comparant l'étrusque avec divers autres idiomes (entre autres le lycien, où pourtant des études postérieures devront amener beaucoup de modifications), a signalé une certaine série de ressemblances avec les langues sud-caucasiennes¹⁾. Quelques-unes de ces prétendues ressemblances ont peu de valeur; mais il y en a d'autres qui concordent tout à fait avec ce que je me suis figuré, et l'on pourrait aussi avec

sons compliqués de *l*, redoublement de consonnes (*kk*, *xk*, *ss*, etc.) pour des sons emphatiques particuliers, etc.; *x* à peu près comme l'allemand *ch*.

¹⁾ Il existe un ouvrage antérieur d'Ellis, mentionné par M. Pauli, *loc. cit.*, ouvrage où l'étrusque est aussi rapproché des langues caucasiennes entre autres; mais je ne le connais pas.

facilité y en ajouter plusieurs, puisées même dans le vocabulaire (p. ex., étrusque *tiv* 'lune', *tivr* 'mois' = svane *thöv*, mingrélien, laze *thutha*, *tuta* 'lune, mois', géorgien *thve*, *ththve* 'mois', *mthvare* 'lune', inghiloï *thöi* 'mois' *thorai* 'lune').

Mais les concordances avec l'étrusque deviennent encore plus apparentes, si, au lieu de s'en tenir aux langues sud-caucasiennes, on se tourne vers le groupe oriental des langues du Caucase du Nord ou montagnardes (langues lezghiennes). C'est là surtout que nous trouvons de remarquables pendants des phénomènes grammaticaux que j'ai indiqués ci-dessus.

Ainsi nous trouvons que le pluriel des substantifs, ordinairement toutefois à côté d'autres désinences, se forme au moyen de *r*, p. ex., kasikoumouk *-ru*, *-ri*, comme *maz* 'langue', pl. *mazru*, *akatta* 'maison', pl. *akatri* (en dehors du nominatif, thème *-ra-*, p. ex., génit. pl. *akatral*); en hurkane et d'autres dialectes dargoua, *-ri*: *qar* 'herbe', pl. *qurri*, ou avec double affixe (*-r + vi*) *undza* 'porte', pl. *undzurvi*; kurine, etc., *-ar*, *-er*; æels *qin* 'la mort', pl. *qinar*, *kal* 'vache', pl. *kalér*, *kkxas* 'homme', *kkxisar*; artchi *noš* 'cheval', pl. *nošor* (à côté de *-rul* = *-ru + l*, *-mur* = *-mu + ar*); oude *buš* 'chameau', pl. *bušur*, etc. On rencontre partiellement cette même désinence *-ar* dans les langues tchetchènes (*-ar* thouché, *-ar-ii*, tchetchène propre) et, parmi les langues du sud, en svane, comme *čaž* 'cheval', pl. *čažar* (à côté de *-al* et avec double affixe *-ral*, *-lar*; les autres langues de ce groupe emploient la désinence *-bi*, *-phi*, *-phe*, en partie avec double affixe *-alephi*, etc.).

Nous le voyons donc, ce même affixe que nous retrouvons en étrusque, *-ar* est (avec les formes latérales *-er*, *-ur*, *-ru*, *-ri*, *-ra*, etc.), dans les langues du Caucase, mais surtout dans les limites de leur groupe lezghien, une formation plurielle aussi répandue que caractéristique. Quant à l'origine de cet affixe, il est naturel qu'au point de vue caucasien on n'en puisse dire quoi que ce soit (une forme comme kurine *ruxvájjar*, pluriel de *xva* 'fils' avec *ru* préfixé — identique sans doute avec l'affixe

-ar [cf. svane *lavba*, pluriel de *xvba* 'frère'] — pourrait-elle dénoter qu'il ait été primitivement un mot indépendant?).

Le génitif, tant singulier que pluriel, a dans toutes les langues dargoua la désinence *-la*, en kasikoumouk *-l* (*-ul*, *-il*, *-al*, p. ex., *musî* 'or', gén. *musîl*, *ppal-ul* 'de la laine', *ssu-il* 'de la sœur', *ššin-al* 'de l'eau', *max* 'fer', gén. *muxal*, *xkat-lu-l* 'de la maison', gén. pl. *xkatral*, etc.), en avare, *-il*, *-ol*, *-ul*. Au contraire, les dialectes dido appartenant au même groupe que l'avare ont la désinence *-s*. J'ignore si ce *s* est le même qui — par une combinaison de deux affixes? — entre dans la désinence génitive de l'avare pour les êtres humains mâles, *-sul*, comme *ros* 'homme', gén. *rosasul* (parallèle à *-thlul* pour le féminin, cf. p. 383; andi *imašu* = *imu* 'du père', tandis que la désinence ordinaire est *-tkli*, *-thli*). En tout cas *s* se retrouve dans la désinence génitive des langues sud-caucasiennes, géorg. (*-i*)-*sa*, quand le génitif suit le mot régissant, (*-i*)-*s* quand il précède, (*-i*)-*si* dans les noms propres; mingrél., laze *-šî*, *-š*, svane *-š*, ce dont M. Pauli a déjà rapproché la caractéristique génitive *-ś* de l'étrusque. Mais comme il ressort de ce que nous venons de dire, nous retrouvons dans les langues lezghiennes, à côté de vestiges de la désinence *-s*, la seconde désinence étrusque *-l* (*-al*, à côté de *-la* dans des formations telles que *arnđalislal*), désinence si extrêmement caractéristique en elle-même. On pourrait presque croire qu'à l'instar de l'étrusque, les langues nommées auraient pu avoir dès le début les deux désinences côte à côte, mais les auraient successivement scindées, de sorte que quelques-unes des langues auraient maintenu l'une de ces désinences, d'autres la seconde.

J'ai dit plus haut que les mêmes deux désinences qui expriment en étrusque le génitif, fonctionnent aussi comme affixes dérivatifs (primitivement de nature adjective). Voilà encore un phénomène que nous retrouvons dans les langues du Caucase. En hurkane, par exemple, non seulement la majorité de tous les adjectifs prend la désinence *-l*, apparentée sans

aucun doute à la caractéristique génitive (-*la*); mais le génitif même des substantifs (p. ex., de *kiva* 'mouton', *kivala* ou, plus souvent, plur. *kivnéla*) s'emploie immédiatement comme adjectif et peut, employé substantivement, se décliner de nouveau à tous les cas, bien qu'à ceux du singulier seulement. (Y a-t-il quelque solidarité entre les formes en -*l* lezghiennes et l'affixe géorgien -*eli*, p. ex., dans *gorieli* 'habitant de Gori', formation dont M. Pauli, *loc. cit.*, p. 148, rapproche l'étrusque *truial*? Je n'en ose rien dire.)

En kasikoumouk, la désinence la plus fréquente des adjectifs est -*ssa* (-*ša*). Cet affixe s'ajoute à n'importe quel mot pour en former un adjectif, p. ex. *tsukun* 'comment', *tsukunssa* 'quel', *akatlubu* 'dans la maison', *akatlubussa* 'se trouvant dans la maison'; ainsi, au moins dans les pronoms, cet affixe peut aussi s'ajouter au génitif en -*l*, p. ex., *ttulssa* 'mon' (ἐμός) = *ttul* (ἐμοῦ). Il ne me paraît pas injustifiable d'y voir un pendant complet des formes étrusques mentionnées plus haut *arnḏalisa*, *aulesa*, qu'on doit plutôt considérer, non comme formes casuelles, mais comme formations adjectives (peut-être y a-t-il aussi d'autres cas où des mots en -*sa* pourraient présenter précisément l'aspect d'adjectifs).

Si l'étrusque -*ši* (-*si*) est une désinence dative spéciale — ce que pourtant, comme je l'ai laissé entrevoir dans ce qui précède, on doit considérer comme fort douteux, — elle aurait son pendant dans la désinence dative -*s*, p. ex., dans toutes les langues des groupes kurine et dargoua (dans ces derniers le plus souvent avec double affixe -*liš* = -*li* [voir plus loin] + -*s*), ainsi que dans les langues sud-caucasiennes. Toutefois et vraisemblablement ce -*ši* (-*le*?) tient de près à la désinence génitive. Au risque de me hasarder sur un sol par trop mouvant, je ne puis m'empêcher de demander si l'on ne pourrait regarder cette formation comme employée, au moins partiellement, dans une fonction à part.

Un des traits les plus saillants des langues du Caucase,

est le caractère passif des verbes transitifs¹⁾. Voici comment apparaît ce phénomène: ce qui est pour nous le régime direct, s'exprime comme sujet grammatical, tandis que le nom de l'acteur se met généralement — toutefois suivant des règles variables et souvent assez compliquées — à un cas spécial, le cas «actif» ou instrumental. Quant à la forme, ce cas actif, dans la plupart des langues lezghiennes, approche du génitif; en kasikoumouk, ces deux cas sont identiques et se terminent en *-l*; dans les langues dargoua, l'actif (l'instrumental) a la désinence *-li* (génitif *-la*); en avare, *-tsa*, *-sa*, *-s* masc., *-tkl*, *-thl* fém. et neutr.; il en est de même en svane, *-šū*, etc.

Constater quelque chose d'analogue pour l'étrusque, ce serait fournir la preuve décisive de sa parenté avec les langues du Caucase, tandis que d'autre part, on ne peut nullement regarder comme preuve du contraire le manque d'une pareille constatation. Mais, malheureusement, il est encore impossible de fournir cette preuve: notre compréhension des textes étrusques est encore trop défectueuse et trop rudimentaire pour cela.

Si nous considérons les textes étudiés par M. Pauli (*Forsch. u. Stud.*, III, p. 46 et suiv.) et où il trouve la forme casuelle mentionnée en *-ši*, *-si* — ayant constamment selon lui le sens de génitif, soit de datif — il faut bien convenir que le contexte nous est partout plus ou moins obscur. Cependant il y en a un petit nombre où il faut involontairement poser ainsi la question: Ne pourrait-ce pas être le sujet agissant qui soit exprimé par cette forme casuelle? C'est ce qu'on trouve *loc. cit.*, p. 50 (Fabretti, n° 2183; cf. Pauli, *Etr. Studien*, III, 1880, p. 89):

eca : sušic : velus : ezrus : | clensi : cerinu.

Voici la traduction de M. Pauli: «Hoc sepulcrale (sc. monumentum) ist dem Sohne des Vel Ezru errichtet». Mais n'est-il pas au moins étrange qu'on n'eût pas seulement indiqué le

¹⁾ Cf. H. Schuchardt, *Über den passiven Character des Transitivs in den kaukasischen Sprachen*. Sitzungsber. d. k. Akad. d. Wiss. in Wien, phil.-hist. Cl. CXXXIII, 1895.

nom même de celui à qui l'on a érigé ce monument funéraire assez grand, figure d'homme, de pied en cap, mais qu'on l'eût désigné seulement comme «le fils de V. E.»? N'est-il pas plus vraisemblable — pourvu que les autres mots soient bien interprétés, — que le sens général de l'inscription est que ce monument funéraire en l'honneur de Vel Ezru a été érigé par son fils, de sorte que l'idée de sujet est exprimée par la forme casuelle *clensi*?

Fabr., n° 1922:

*aulesi · meteliš · ve · vesial · clenši | cen · fleres · tece · sanšl ·
tenine | tudines · χisblicš*

amène également à demander s'il faut forcément comprendre cette inscription comme l'ont conçue M. Pauli, *ibid.*, et d'autres: «Dem Aule, des Vel Meteli (und) der Vesi Sohne . . . diese Bildsäule . . .» ou bien si *aulesi* — *clenši* pourraient désigner le sujet, de sorte que le sens pourrait être que Aule, fils de Vel Meteli et de Vesi, a érigé(?) cette statue . . . C'est là un point qu'on peut d'autant moins décider que les cinq derniers mots de l'inscription sont tout à fait obscurs; pourtant *tece* doit indubitablement être le verbe.

Cette même manière de concevoir conviendrait bien, par exemple, à *atranesi*, qui (concurrentement avec *atrane*) se rencontre plusieurs fois sur diverses poteries, selon toute probabilité comme marque de fabricant (Pauli, *loc. cit.*, p. 48 et suiv.): «(fabriqué) par Atrane».

Mais d'autre part je conviendrais que ce qui peut faire naître de grands doutes, c'est qu'il semble y avoir beaucoup d'autres cas où le sujet d'un verbe transitif est au nominatif, par exemple, toujours avec *tur(u)ce*, qui peut difficilement signifier autre chose que 'donna'. Toutefois ceci ne fournit non plus aucune preuve réelle du contraire relativement à la susdite possibilité, puisque — même sans compter avec l'hypothèse que dans l'écriture on aura pu omettre la désinence casuelle, comme on le fait parfois pour la désinence génitive, — nous

ignorons les délimitations auxquelles aurait pu être soumis l'emploi de ce cas «actif» éventuel (par exemple, dans des propositions qui renferment aussi un régime indirect?). On pourrait aussi supposer que l'emploi du nominatif a pu percer successivement en remplacement de ce cas spécial, par exemple, sous l'influence des langues voisines.

Mais, je le répète, tout cela est si peu sûr que je prie de ne pas même y voir une hypothèse, mais de le concevoir simplement comme un de ces sujets de méditation que l'avenir doit se réserver de faire aboutir à une solution positive ou négative.

Un autre phénomène caractéristique des langues du Caucase du Nord, est la singulière distinction des genres (en trois ou quatre catégories) employant abondamment l'espèce d'éléments formatifs que M. O. Jespersen¹⁾ a appelés *reminders*, «rappelleurs», comme préfixes, comme infixes ou comme affixes. A ce qu'il paraît, l'étrusque ne connaît pas cette particularité qui, parmi les langues caucasiennes elles-mêmes, fait aussi défaut à celles du groupe kurine. En étrusque, une différence de forme entre le masculin et le féminin ne se rencontre que dans quelques cas rares, surtout pour les noms de familles tels que *Afuna* masc., *Afunei* fém., *Petru* masc., *Petrui* fém., et parfois pour les prénoms comme *Larθ*, *Arnθ* masc., *Larθi*, *Arnθi* fém. Ce que je veux faire ressortir ici, c'est que dans certaines des langues du Caucase nous trouvons la même marque du féminin qu'en étrusque, *i*, p. ex., en avare (avec *u* comme marque du masculin) *dou* 'il', *doi* 'elle', *'andiseu* 'un Andien', *'andisei* 'une Andienne'; kasikoumouk *tā* 'il, elle', gén. *tanal* masc., *tanil* fém. et neutre.

Quant au vocabulaire étrusque, ce que nous en connaissons est si peu et appartient en grande partie à des domaines de civilisation tellement spéciaux qu'à tout prendre nous n'oserions

¹⁾ *Progress in Language* (Londres, 1894), p. 41 et suiv. Cf. *Studier over engelske kasus. Med en indledning: Fremskridt i sproget* (Copenhague, 1891), p. 20.

espérer de lui emprunter que peu d'appui pour les opinions dont il s'agit ici. Nous ne nous doutons pas de la manière dont on a exprimé les mots qui sont ordinairement les plus caractéristiques et les plus constants dans les langues, tels que père, mère, frère (*ḍura?*), sœur¹⁾, etc., ou, par exemple, les pronoms personnels²⁾ ou les pronoms interrogatifs, ou bien la négation, etc. D'autre part, tant les grandes divergences du vocabulaire dans les langues caucasiennes que notre ignorance des correspondances phonétiques et, encore davantage, du côté historique du développement de leurs sons, doivent nous dissuader au plus haut degré d'employer aucune comparaison fournie par ces langues comme auxiliaire pour trouver le sens d'aucun des mots intelligibles de l'étrusque. Je prendrai simplement la liberté de m'arrêter sur une seule classe de mots qui occupe une position tout à fait particulière et qui a été fort discutée. Ce sont les noms de nombre.

¹⁾ On ne peut pas même être sûr que *clan* 'fils' soit un mot primitif. Dans Fabr., n^o 2340, inscription funéraire d'une dame Ramtha Matulnei, mariée avec Sethre Ceisinie, on lit, entre autres choses, de la défunte — *clalum · ce[isinie?]s · ci · clenar* — ; est-ce que cela pourrait signifier: «et (-m) elle mit au monde (*clalu*) n fils à Ceisinie(?)»? et est-ce que *clan* pourrait se relier à la racine de ce *clalu* de sorte qu'il ne signifierait que 'natus'? (Les langues du Caucase ont pour 'fils' [voir v. Ereckert, p. 129] beaucoup de mots qui diffèrent fortement entre eux et dont aucun ne ressemble particulièrement à l'étrusque *clan*.) — Quant au mot pour 'lune', voir p. 380.

²⁾ A coup sûr, le *mi* qui revient si fréquemment ne signifie pas 'je (suis)', encore moins '(je) suis', mais 'ce', sur quoi la plupart des savants semblent être aujourd'hui d'accord. Alors on pourrait le comparer, par exemple, avec le kasikoumouk *mû* (gén. *munal* masc., *munil* fém., neutre, etc., plur. *mî*), pronom démonstratif qui s'emploie en parlant de ce qui regarde de plus près celui à qui l'on parle, *mi* adv. 'istic'. Si l'on pouvait supposer que l'étr. *mi* renferme cette nuance, il signifierait donc à peu près 'celui que tu vois, celui que tu tiens'. (Outre le susdit pronom démonstratif, le kasikoumouk en a plusieurs autres à diverses nuances de sens, p. ex., *kkâ* (gén. *kkanal*, -il) qui s'emploie de ce qui se trouve au-dessus de la personne qui parle, *ḡâ* (gén. *ḡanal*, -il) de ce qui se trouve au-dessous de la personne qui parle. Je n'ose rien dire d'aucun rapport existant entre ces pronoms-là et aucun des pronoms démonstratifs évidemment assez nombreux et variés de l'étrusque.)

Parmi les noms de nombre étrusques, nous connaissons d'abord les six premiers, que nous fournissent les deux célèbres dés de Toscanella, si souvent étudiés et sur les six côtés desquels les nombres se trouvent exceptionnellement écrits en toutes lettres au lieu d'être désignés au moyen de points. Si nous mettons par écrit ces nombres tels qu'ils sont disposés sur chacune des paires de côtés opposées — les diverses paires provisoirement dans un ordre arbitraire, — voici l'aspect qu'ils présentent :

ša — ci

zal — maχ

θu — huθ.

Que ce soient là les six premiers noms de nombre, c'est ce qui est en réalité hors de tout doute¹⁾. Car nous trouvons dans les inscriptions (et de plus sur les bandelettes manuscrites d'Agram) toute une série d'exemples des mots exactement les mêmes (au lieu de *zal*, aussi *zl* ou *esl*) très nettement comme nombres, par exemple, dans des indications d'âge (reliés aux mots *avil(s)* 'an[s]' ou *ril* 'agé de') où d'ailleurs on écrit ordinairement des chiffres. Ici nous faisons encore connaissance avec au moins deux unités sûres, lesquelles par conséquent doivent excéder 6, à savoir *semφ* et *cezρ*, puis une série de dizaines formées au moyen d'un affixe *-alχ* (concernant les désinences ultérieures avec lesquelles se présentent ces nombres et qui sont négligeables ici, je dois renvoyer aux travaux spéciaux qui traitent de ce sujet) : *cealχ* ou *cialχ* ou *celχ*, *mealχ* ou *muvalχ*, *semφalχ*, *cezρalχ*, et une dizaine d'une forme propre : *zadrum* ou *zadr̄m*.

Or, le malheur veut que nous ignorions absolument le sens de chacun de ces nombres et que les sources elles-mêmes ne nous offrent aucun moyen positif d'en définir avec certitude

¹⁾ Voir, par exemple, Deecke, *Corssen und die Sprache der Etrusker*. Stuttgart, 1875.

même un seul. La seule chose qui semble sûre, c'est — outre ce qui résulte de la susdite limite constituée par 6, — que ni *ci* ni *zal* ni *du* (et ni, probablement, *huð* non plus) ne peuvent signifier 1, puisque *ci* et *zal* se rencontrent avec le pluriel *clenar* 'fils' et peut-être encore quelques autres formes plurielles¹⁾, et que tous les trois nombres nommés, sous les formes de *cizi*, *eslz* et *ðunz*, figurent dans des indications renseignant sur la quantité de fois (naturellement plus d'une) que le défunt a été revêtu de quelque fonction. Enfin il faut partir de ce principe que les nombres des dés sont disposés dans un certain ordre déterminé. L'arrangement le plus fréquent que nous rencontrons sur les dés trouvés en Étrurie, est identique à celui des Grecs et des Romains et tel que nous l'employons aujourd'hui, à savoir que la somme des nombres opposés est 7, par conséquent $1 + 6$, $2 + 5$, $3 + 4$. Cependant, chose particulière à l'Étrurie, on rencontre bon nombre d'exemples d'un autre arrangement: $1 + 2$, $3 + 4$, $5 + 6$. Nous devons donc nous attendre à ce que les nombres des deux dés soient disposés suivant un de ces deux systèmes.

Voilà en réalité tous les points principaux quelque peu sûrs dont nous disposons. Peut-être que dans quelques rares cas, où l'on trouve un portrait du défunt à côté d'une indication d'âge écrite en toutes lettres, on pourrait espérer des renseignements à l'aide du rapprochement de ces deux facteurs, au moins en ce qui concerne les dizaines; mais cette voie paraît très hasardeuse (cf. plus loin), et, dans tous les cas, jusqu'ici elle n'a abouti à aucun résultat qui mérite d'être noté.

Au contraire, toutes les autres preuves positives ou négatives qu'on a fait valoir, sont selon moi tout à fait sans importance. Cela s'applique, par exemple, à cette considération que c'est seulement si l'on place les deux dés de manière que

¹⁾ Il me semble que, dans des combinaisons où entrent des noms de nombre > 1 , on met des dénominations d'êtres vivants ou d'êtres humains au pluriel, mais d'autres mots au singulier.

la face supérieure fasse voir *max* dans la même diagonale, que tous les côtés homologues montrent les mêmes nombres; mais vouloir conclure de cette circonstance, qui selon toute probabilité n'est que l'effet du hasard, que *max* serait le nombre écrit le premier sur les dés et qui signifierait par conséquent 1, voilà qui pourtant est tout à fait inadmissible. Il n'y a pas moins d'arbitraire si du fait que le grand cippe de Pérouse porte en premier lieu *naper XII*, et nomme plus bas et successivement *naper · sranc zl*, *hut · naper* et *naper · ci cnl*, on a voulu conclure que *zl* (= *zal*) + *hut* + *ci* = 12¹⁾. Ne comprenant d'ailleurs rien de cette inscription assez grande, nous n'avons pas le moindre droit de supposer que 12 soit précisément la somme des trois autres nombres, et cela d'autant moins que nous ne nous doutons pas des modifications que comportent peut-être les mots *sranc* et *cnl*.

Comme il y a si peu de points d'appui sûrs, il n'est pas étrange que les divers savants qui se sont occupés de cette question, en soient arrivés à des résultats fort divergents selon l'importance différente qu'ils ont attachée à ces éléments-là ou à d'autres²⁾. Voici les propositions les plus importantes que je connaisse et qui aient été avancées jusqu'ici:

	1	2	3	4	5	6
Campanari (Fabretti, Deecke ² , Bugge)	<i>max</i>	<i>du</i>	<i>zal</i>	<i>hud</i>	<i>ci</i>	<i>sa</i> ;
Taylor (1874)	<i>max</i>	<i>ci</i>	<i>zal</i>	<i>sa</i>	<i>du</i>	<i>hud</i> ;
Deecke ¹ (1877)	<i>du</i>	<i>ci</i>	<i>max</i>	<i>zal</i>	<i>sa</i>	<i>hud</i> ;
Pauli	<i>max</i>	<i>zal</i>	<i>du</i>	<i>hud</i>	<i>sa</i>	<i>ci</i>
				(ou <i>sa</i>	<i>zal</i>	<i>du</i>
				<i>hud</i>	<i>max</i>	<i>ci</i>);
Skutsch	<i>max</i>	<i>ci</i>	<i>du</i>	<i>hud</i>	<i>sa</i>	<i>zal</i> .

¹⁾ Deecke, *Beiträge* de Bezenberger, I, p. 271. Cf. Pauli, *Forsch. u. Stud.*, III, p. 138, qui convient pourtant du faible dont est entachée cette argumentation. Il en est de même de Skutsch, p. 264 et suiv.

²⁾ Outre des notices çà et là dans d'autres ouvrages, je cite particulièrement Deecke dans les *Beiträge* de Bezenberger, I (1877), p. 257 et suiv.; Fabretti, *Supplemento* III (1878), p. 5 et suiv.; Pauli dans *Etrusk. Forschungen und Studien*, III (1882) et *Altital. Forschungen*, II, 2 (1894), p. 68 et suiv. et ailleurs; Skutsch dans *Indogermanische Forschungen*, V (1895), p. 256 et suiv.

Les deux premiers de ces arrangements — dont à son tour le premier cherche son appui dans de prétendues similitudes avec les nombres indo-européens, le second avec quelques formes primitives forgées de nombres finno-ougriens — sont l'un et l'autre inadmissibles, parce qu'ils supposent un désordre radical aux nombres des dés; les trois autres reposent d'un côté sur de bien faibles arguments, et, d'autre part, inspirent tous divers doutes. Si maintenant j'ose augmenter d'encore une le nombre des tentatives d'interprétation qu'on a établies, je ne le fais — comme tout ce que j'avance dans cet article, — qu'à titre d'appel fait à la méditation, mais cet appel me paraît toutefois mériter aussi une méditation.

S'il y a un fond de vérité dans les similitudes que je me suis imaginé trouver entre l'étrusque et les langues nord-caucasiennes, il vaudrait peut-être bien la peine de jeter aussi un coup d'œil sur les noms de nombre de ces langues, et voici les formes que nous y trouvons pour les six premiers nombres (j'omets les suffixes pronominaux ou les exposants génériques constants qui, dans quelques-unes de ces langues, s'ajoutent aux thèmes):

- 1 kasikoumouk, hurkane *tsa*, avare *tso*, *tsa*, kurine, oude *sa*;
- 2 kasik. *kki*, avare *khi*, hurk. *khvi* (*khe*), kurine *qve*;
- 3 — *šan*; — *thlab*, — *xhäv* (*xhab*), artchi *thlev*, *thliba*;
- 4 — *muq*, *miq* — *unq*, artchi *evq*, *ebequa*;
- 5 — *x'o*, *x'u*, — , hurk. *šu*, kur. *va* (*xu*, *fu*), oude *xko*
(géorgien *xuthi*, *xuth*);
- (6 — *rax*^s, hurk. *urig*, avare *anthl*, oude *uxk*).

Quant au reste des nombres, j'ajoute seulement que dans quelques-unes de nos langues (telles que avare, kurine, oude, comme dans les idiomes du Caucase du Sud), les dizaines se forment suivant le système vicésimal, dans d'autres (telles que andi, kasikoumouk, hurkane, artchi) suivant le système décimal, p. ex., kasikoum. *muqttsal* 40, *x'uttsal* 50.

Si maintenant nous comparons les nombres cités avec les nombres étrusques, je crois qu'on doit convenir de l'existence d'une série de remarquables ressemblances (bien qu'à un moindre degré pour 6, dont les dénominations divergent aussi assez considérablement dans la limite des langues caucasiennes)¹⁾. Or si, conformément à ces ressemblances, nous voulions ordonner les noms de nombre étrusques, nous obtiendrions la série suivante:

1 *ša*, 2 *ci*, 3 *zal*, 4 *maχ*, 5 *θu*, 6 *huθ*
ou, peut-être, 5 *huθ*, 6 *θu*,

et cet arrangement concorderait précisément, pour la part des dés, avec le système 1 + 2, 3 + 4, 5 + 6, concordance qui doit parler fortement en faveur de l'exactitude de cet arrangement ou en tout cas le recommander à une attention sérieuse.

Parmi les autres nombres, je supposerais alors que *cezp* = 8 (au point de vue étymologique, apparenté peut-être à *ci*, 10 — 2), et *semφ* (comme l'ont aussi pensé la plupart des autres) plutôt 7 que 9 (Pauli); alors *semφalχ* deviendrait 70, *cezpalχ* 80. Sur un autre mot *nurθ*, où M. Pauli a pensé voir un nom de nombre et auquel — en employant des arguments assez forcés, ce me semble, — il a donné pour valeur 10, je n'ose avancer aucune opinion (je serais moi-même forcé de condamner un rapprochement éventuel du kasikoumouk *urdě*, etc. 9).

Je me bornerai encore à quelques remarques sur certains détails. Si la plupart ont posé *maχ* = 1, il faut pourtant — ce qu'a déjà observé (*BB.*, I, p. 270) Deecke, qui, à la vérité, l'a abandonné plus tard afin de faire cadrer les noms de nombre avec sa nouvelle théorie indo-européenne, — il faut, disons-

¹⁾ Si M. Pauli, *Forsch. u. St.*, III, p. 148, cite les langues caucasiennes conjointement avec une série d'autres, avec les noms de nombre desquelles il a tenté sans succès de comparer les nombres étrusques, cela doit provenir de ce qu'ici aussi il s'en est exclusivement tenu aux langues sud-caucasiennes, dont les noms de nombre, il est vrai, diffèrent essentiellement et des nombres lezghiens et des nombres étrusques (excepté géorg. *xuthi* 5 vis-à-vis de l'étr. *huθ*?).

nous, faire ressortir qu'on ne saurait bien séparer de cette unité la dizaine *mealy* ou *muvaly*; mais en ce cas il est impossible que $may = 1$, puisque 1 ne peut former aucune dizaine. D'après ce qui précède, si $may = 4$, *mealy* ou *muvaly* (pourvu que ces deux formes soient identiques, ce qui est plus que probable) signifierait 40, et cela peut convenir à merveille là où il se rencontre. (M. Pauli a posé arbitrairement *mealy*, *muvaly* = 70, ce qui lui a fait construire une unité **meu* = 7, unité qui ne se rencontre pas.)

Inversement, quant à *sa*, le cas vaut la peine de faire ressortir que précisément on ne rencontre aucune dizaine formée de cette unité. Naturellement, ce peut être là l'effet du hasard, nos textes ne renfermant pas d'exemples de toutes les dizaines; mais tant qu'on n'aura pas constaté avec quelque probabilité une pareille formation, on sera autorisé à y voir une bonne concordance avec le choix de la valeur 1 pour *sa*¹⁾. Du reste, presque tous ont été d'accord que *sa* ne saurait être = 1, ni désigner en définitive un nombre inférieur à 4, et cela parce qu'il existe une inscription funéraire dédiée à une petite fille morte à l'âge de *sa* an(s) (*avils · sas*, Fabr., n° 2104); mais conformément à une observation faite par Fabretti, les Étrusques n'auraient jamais été dans l'usage d'indiquer l'âge des enfants morts à l'âge de moins de quatre ans. Cependant un examen plus approfondi (voir Fabretti, *Suppl.* I, p. 243, note) fera constater que ce postulat s'appuie exclusivement sur le fait que, parmi 104 inscriptions funéraires indiquant l'âge du défunt au moyen de chiffres, on en a fortuitement une relative à un enfant de 4 ans, deux dédiées à des enfants de 6 ans, etc. On pourrait

¹⁾ Je sais très bien que M. Pauli (*Altit. Forsch.* II, 2, pp. 49, 82 et 105) a pensé précisément trouver une forme parallèle à une pareille formation étrusque dans *sialyviz*, *sialyveiz* de l'inscription de Lemnos; mais tant selon la forme que suivant le contexte (*aviz : sialyviz : marazm : aviz*), toute cette interprétation me paraît tout à fait indémontrable et invraisemblable.

alors conclure avec non moins de raison que *ša* ne peut pas signifier 5, parce qu'on n'aurait jamais été dans l'usage d'indiquer l'âge des enfants morts à 5 ans. A mon avis, tout cet argument n'a pas la moindre valeur. Convenons que les parents étrusques ont dû avoir le même droit que ceux de nos jours d'indiquer sur un monument funéraire l'âge de leurs enfants défunts, quel qu'il ait été, ou de s'en abstenir, tout à leur guise.

Le nombre qui constitue pour M. Pauli le point de départ proprement dit pour déterminer les autres, c'est *zadr̥um*. Comme c'est la seule dizaine formée différemment des autres, il tient pour sûr qu'elle ne saurait être que 20, et pour également sûr que par conséquent *zal*, duquel *zadr̥um* (ou selon lui à proprement parler *zadr̥*) paraît formé, équivaut à 2. Il trouve un appui à cette assertion dans le fait qu'un homme, Larth Khurkhles, mort suivant l'inscription (Fabretti, n° 2071) «*avils : ciemzadr̥ms*», a fait évaluer par Deecke, se basant sur l'image placée sur le couvercle du sarcophage, l'âge de cet homme à «30 ans au plus»¹⁾, tandis que Fabretti l'avait déclaré «uomo vecchio».

¹⁾ Voir Deecke dans *Bezenb. Beitr.*, I, p. 272. Dans *Altital. Forschungen*, II, 2, p. 155, M. Pauli, sous l'influence de formes géorgiennes telles que *or-m-otsi* = $2 \times 20 = 40$, a eu l'idée malencontreuse de regarder le *-m-* qui en étrusque relie quelquefois unités et dizaines, comme signe de multiplication, ce qui à coup sûr est aussi inexact que lorsque, dans le temps, Deecke y voyait l'expression d'une soustraction (*ciemzadr̥ms* = $40 - 2 = 38$). Cela donnerait à ce même homme l'âge de « 6×20 » = 120 ans au lieu de «26». «Dass ausnahmsweise, ajoutet-il, einmal auch ein Etrusker 120 Jahre alt geworden sei, scheint mir kein Gegengrund gegen meine Darlegung.» Peut-être! Mais au moins cela ne favorise ni l'explication de *-m-* ou de *zadr̥um*, ni l'emploi du portrait pour évaluer l'âge. Bien qu'à la vérité *-m* 'et' se place ordinairement de la même manière que le latin *-que*, après le dernier de deux mots combinés, je n'ai pas ombre de doute que, soit qu'il y ait ou non *-m*, on doit toujours faire l'addition des unités et des dizaines. (Si, par opposition au *-m-* géorgien invoqué par M. Pauli, on voulait trouver un pendant caucasien d'un *m* avec le sens d'addition, on pourrait renvoyer, par exemple, à des combinaisons telles que *darš-li-m tsa '101'* (*darš* '100') dans les langues dargoua. Toutefois j'y verrais moi-même une concordance fortuite avec le susdit phénomène dans l'étrusque.)

Toutefois — comme aussi M. Skutsch, *loc. cit.*, p. 258 et suiv., l'a déjà prononcé, — il y a un fait qui montre péremptoirement que *zadrūm* ne saurait jamais être 20. C'est une inscription (Fabr. *Suppl.* I, n° 388) dédiée à un homme mort «*avils · mayš zadrūms*» après avoir revêtu deux charges, chacune par-dessus le marché «*XI*» fois ou pendant «*XI*» ans, et, selon la détermination faite par M. Pauli, il n'aurait donc atteint qu'un âge de 21 ans ou subsidiairement de 25 ans! Voilà qui est absolument inimaginable. La plus petite valeur qu'on puisse attribuer à *zadrūm* — et encore cela est-il assez douteux, — c'est 30 (= 3 [*zal*] × 10); en conséquence de ce qui précède, *mayš zadrūms* = 34. A le bien prendre, il n'y aurait rien d'étonnant qu'on eût eu pour 30 un mot d'une forme s'écartant de celle des autres dizaines; on pourrait rapprocher, par exemple, en avare (langue qui emploie même ordinairement le système vicésimal dans les dizaines), la singulière expression pour 30 *thleber* (de *thlab* 3) ou, en kasikoumouk, *zubi*, terme encore plus étrange et unique.

Néanmoins je trouve vraisemblable qu'en réalité *zadrūm* désigne un nombre plus élevé, et, comme l'a aussi voulu M. Skutsch, on pourra difficilement penser à autre chose que 60. Cela concorderait avec l'estimation de Fabretti relativement au susdit Larth Khurkhles, comme «*uomo vecchio*». Précisément parce que 60 était pour les Étrusques un nombre principal, on pourrait d'autant mieux penser qu'il avait eu une forme à part. Mais aussi, en ce cas, on est d'autant moins autorisé à tirer avec Skutsch, de *zadrūm* = 60, la conclusion que *zal* = 6. Bien plutôt, *zadrūm* sera précisément le résultat d'une opération autre que la multiplication par 10 qui fait la base des autres dizaines, et, en ce cas, sans doute bien mieux formé suivant le système vicésimal = 3 (*zal*) × 20. Le dernier élément pourrait être quelque mot spécial pour une vingtaine (tel que le danois *Snes*, anglais *score*, etc.) ou bien l'ancien et primitif mot pour 20 qui, on pourrait le penser, se serait maintenu dans

cette combinaison et, d'ailleurs tombé en désuétude, serait remplacé par *cealχ*, formé par analogie aux autres dizaines. Dans l'apparition de *cealχ* il n'y a rien qui s'oppose à lui attribuer la valeur de 20. S'il se rencontre deux exemples d'hommes morts dans les (premières) années de *cealχ* (l'un *avils · cealχls*, l'autre *avils : cis : cealχls*), dont, suivant l'indication, ni l'un ni l'autre n'ont revêtu aucun emploi ou quelque chose d'analogue, on ne peut, cela va sans dire, s'en servir comme preuve de la valeur que je suppose à ce nombre, mais en tout cas cela s'harmonise bien avec cette idée¹).

Quant au deux nombres qui restent, *θu*²) et *huθ*, je ne vois aucune objection possible à ce qu'on leur attribue les valeurs 5 et 6; seulement on ne dispose pas encore du criterium péremptoire pour décider laquelle de ces deux valeurs revient à chacun d'eux. Ni l'un ni l'autre ne présentent aucune dizaine formée de la manière ordinaire (d'après ce qui précède, *zadr̄um* semble être la dizaine qui répond à l'un deux); leur place sur les dés ne renseigne non plus sur rien, et peut convenir à l'une et à l'autre des valeurs³). Ajoutons qu'avec nos connais-

¹) Si, dans Fabretti, n° 2055 = *Suppl.* III, n° 327: — *clenar · ci · acnanasa | els̄si · zilaxnu · θeluša* (ou *θeluša*) *ril · XXVIII* | *papals̄er · acnanasa · VI · manim · arce · ril · LXVII*, on pouvait voir dans *els̄si* (avec la combinaison étrange *s̄s*) une faute d'écriture pour *es̄si*, et supposer que cela constituait le nombre ordinal de *esl* (= *zal*), on y aurait peut-être un témoignage de ce que *esl*, *zal* est le nombre qui suit immédiatement *ci*, ce qui à son tour ne sera possible que si ces deux nombres sont 2 et 3. Alors je laisserais au lecteur de juger s'il ne serait pas possible de concevoir le sens général de ce texte comme voici: «Il engendra (?laissait? *arce*) deux fils survivants (?*acnanasa*), un troisième ayant été magistrat, mais ayant décédé(?), âgé de 29 ans, et 6 petits-fils (?*papals̄er*) survivants —; (il était) âgé de 67 ans».

²) Avec les formes latérales — allongées ou plus primitives? — *θun-* dans *θunz*, voir p. 388, et *θune-* dans *θunem · cialχus̄*, Bandelettes d'Agram, et *θunes̄i* (ou *θunem?*): *muvalχls*, Fabr., n° 2335 a.

³) Parmi les dés à points et ayant l'arrangement 1 + 2, etc., figurés dans Zannoni, *Gli scavi della Certosa di Bologna*, les Tav. 13, 9, 10, 34, 7-9, 50, 7, 51, 15, par exemple, concorderaient avec *huθ* 5, *θu* 6, les Tav. 51, 14, 63, 13, 106, 3, 4, avec *θu* 5, *huθ* 6.

sances actuelles défectueuses des correspondances phonétiques que présentent les langues caucasiennes, nous n'avons non plus rien à attendre de la comparaison avec les formes de ces langues, où certaines similitudes semblent suggérer un sens (*x'u*, *xko*, *šu*, *fu* 5 = *du*?; oude *uak* 6 = étr. *huð*?), d'autres un autre (surtout le géorgien *xuthi* 5, qui peut se rattacher au kasikoumouk *x'u*, = étr. *huð*?).

Ainsi le résultat que pour mon propre compte je trouve on ne peut plus probable et que cet article exprime mon désir de proposer à la méditation de mes co-investigateurs, c'est que l'étrusque se rattache à la singulière famille de langues qui n'est représentée aujourd'hui que par les langues indigènes du Caucase et, dans cette famille, surtout à la branche qui est représentée par le groupe oriental des langues du Caucase du Nord ou montagnardes. Si tel est le cas, il faut donc admettre qu'à une époque très reculée l'étrusque, ou la langue mère de l'étrusque, s'est séparé de ses prétendues langues sœurs, et cela dans un temps où, et pour la structure grammaticale et pour le vocabulaire, il y avait moins de différence qu'aujourd'hui entre les idiomes continués soit dans les langues sud-caucasiennes actuelles, soit dans celles du Caucase du Nord (supposé toujours que ces langues appartiennent à une seule famille).

Or si, venant à s'étonner de cette hypothèse, quelqu'un hésitait à l'admettre à cause de la grande distance qui sépare les Étrusques des peuples du Caucase, on peut répondre à cela que non seulement il n'y a pas lieu de s'étonner, mais que c'est précisément la manière de voir qui semble s'harmoniser le mieux possible avec les données historiques. En effet, on ne saurait révoquer en doute que les Étrusques ne constituent pas une population aborigène en Italie, qu'ils y aient immigré soit par terre, venant du nord, soit par mer, et voilà qu'Hérodote (I, 94) nous fournit le récit bien connu et souvent cité, où les Lydiens disent que les Tyrsènes, les Étrusques, sont

Lydiens d'origine, émigrés de Lydie pendant une famine de longue durée et arrivés en Italie, où ils s'établirent dans le pays habité antérieurement par des Ombriens, et là ils prirent le nom de Tyrsènes. — Hérodote parle aussi des Pélasges tyrséniens en Thrace; Thucydide en mentionne aussi à Lemnos, ce qui vient d'être brillamment confirmé par l'inscription qu'on a trouvée il y a quelques années à Lemnos et qui est rédigée dans une langue incontestablement voisine de l'étrusque.

Quant aux détails de la tradition communiquée par Hérodote sur l'origine lydienne des Étrusques, il faut en rester là; mais il n'est guère permis de révoquer en doute la relation même établie par la tradition entre ce peuple et l'Asie Mineure. Or il y a, ce me semble, des indices que jadis, dans l'antiquité, certaines parties de l'Asie Mineure ont été occupées de peuples apparentés à ceux qu'on trouve actuellement au Caucase; c'est donc précisément ainsi que s'établit une bonne harmonie dans notre hypothèse de la parenté qui relie l'étrusque aux langues caucasiennes.

Quant à la langue des Lydiens eux-mêmes, nous ne savons, à proprement parler, rien de sûr, car jusqu'ici on n'a trouvé dans la Lydie elle-même aucune inscription rédigée dans la langue ancienne du pays. En Égypte, au contraire, pays qui a conservé tant d'autres inscriptions provenant de mercenaires, surtout cariens, de l'Asie Mineure; on a trouvé une inscription dont l'alphabet diffère de l'alphabet carien et ressemble plutôt à l'alphabet phrygien, mais dont, à son tour, la langue diffère tant du phrygien que du carien. D'après M. Sayce¹⁾, qui a avancé une hypothèse à laquelle on ne peut contester une certaine probabilité, nous voilà en présence d'un spécimen de l'alphabet et de la langue perdus de Lydie. Voici comment il lit cette inscription: «*A-l-u-s M-r-sh-t-l z-u-l*», et il la traduit: «Alys the son of Mrsht . . .». Il passe *zul* sans le traduire et

¹⁾ *Proceed. Soc. of Biblical Archaeology*, XVII, 1895, p. 41 et suiv.

voit dans *mrštl* un nom patronymique, concluant du fait que le roi de Lydie Candaule, fils de Myrsos, est aussi appelé Myrsilos (Hérodote, I, 7), que les noms patronymiques se formaient en lydien au moyen du suffixe *-(i)l*. Mais, admettant que d'ailleurs la lecture et l'interprétation du sens général de l'inscription soient exactes, ne pourrait-on pas s'imaginer que *mrštl* soit un génitif et que *zul* signifie 'fils'? Alors ce dernier rappellerait remarquablement le mot qu'ont les langues sud-caucasiennes pour 'fils': géorgien *švili*, inghiloï *šül*, et dans *mrštl* nous aurions alors la même désinence génitive *l* qu'en étrusque et dans les langues du Caucase du Nord — formation qu'on aura aussi très bien pu employer seule dans le sens de 'fils de', — et en même temps nous y trouverions un pont sur l'Asie Mineure entre l'étrusque et les langues du Caucase.

En terminant par cette question je me permets de recommander à un examen plus approfondi les idées que je viens d'avancer.